

aller l'attendre au château de Montbazan, j'éprouvais plus que l'ennui de le quitter, une véritable appréhension, comme une terreur secrète, pressentiment trop véridique des aventures que j'allais avoir à courir.

" Nous étions en automne. Je m'étais attardée le matin à Rennes, un peu plus longtemps qu'il ne l'aurait fallu. Je vous ai dit déjà que je ne m'étais point encore séparée du baron de Kerdaniel. Nous prolongions à l'envi le charme et le trouble de ces premiers adieux. Il n'avait pas la force de me renvoyer, ni moi la raison de partir ; et cependant il devait me rejoindre au bout de trois semaines.

" Du reste, pour arriver au château de Montbazan avant la nuit, ne suffisait-il pas de presser un peu l'allure de nos trotteurs ? Le chemin était mauvais, mais la calèche était tellement légère, qu'elle s'enlevait d'elle-même sous le moindre effort de l'attelage.

" Nous partîmes donc avec une rapidité de bon augure et si notre voyage se continuait avec cette allure et cet entrain, nous ne devions pas manquer de regagner le temps que nous avions perdu."

La baronne interrompit son histoire et, après un silence, elle reprit :

" Ici, mon cher ami, il faut absolument me promettre que je ne verrai pas sur vos lèvres l'ombre d'un sourire ou d'une ironie, bien que mon aventure tourne à l'in vraisemblable : le ressort de ma calèche se brisa juste à l'entrée d'un petit hameau que nous allions traverser. J'étais déjà à une vingtaine de kilomètres de la ville. Il y avait plus de deux heures que j'avais quitté la grande route, pour me jeter dans des chemins de traverse dont notre voiture avait toutes les peines du monde à se tirer. C'était une succession ininterrompue de fondrières, de marécages, ou bien de rochers mis à nu qui formaient pour ainsi dire les degrés d'un escalier sur des ponts impraticables. Le baron n'avait guère fait cette route qu'à cheval, avec le laisser-aller et l'insouciance d'un jeune homme auquel les obstacles offrent plus d'agréments que de difficultés. Mon seul étonnement fut que la voiture eût résisté si longtemps, et mon seul regret qu'elle nous eût conduits si loin.

" En effet, ce malencontreux accident nous mettait tout à la fois dans l'impossibilité de continuer notre route aussi bien que de revenir sur nos pas. La nuit approchait. Je n'avais ni le loisir ni les ressources nécessaires pour improviser quelque moyen de transport ; et d'un autre côté, où chercher un abri dans ce misérable village qui ne comptait pas plus de vingt ou trente maisons ?

" En face même de l'endroit où une ornière plus profonde que les autres avait causé notre mésaventure, deux vieilles bonnes gens étaient assis à l'entrée d'une cour assez vaste, terminée dans le fond par un petit bâtiment d'assez maigre apparence.

" Il fallait bien accepter l'hospitalité qu'ils s'empressèrent de nous offrir, ou rester à la belle étoile, sinon coucher dans notre voiture dont les glaces avaient été brisées.

" A neuf heures du soir, après un souper frugal servi par la bonne vieille en personne, lorsque je me vis seule dans la pièce où l'on m'avait conduite pour y passer la nuit, je me pris à regretter de n'avoir point gardé avec moi ma femme de chambre.

" Quoiqu'elle fut à mon service depuis bien peu de temps, il m'eût été agréable de l'avoir auprès de moi, non point à cause des services qu'elle eût pu me rendre, mais à cause de la compagnie qu'elle m'aurait tenue. Je n'avais pas même la ressource d'apercevoir la compagne. Les fenêtres de la petite chambre que j'occupais donnaient sur la grande cour, et je n'avais en face de moi qu'un grand mur blanc longeant le chemin, et au milieu une porte noire solidement fermée. Un gros chien de garde qu'on avait détaché se promenait de long en large, la gueule à demi ouverte, et je me demandais malgré moi s'il était là pour me protéger contre les attaques ou bien pour me défendre de fuir.

" Mon cocher aussi bien que ma femme de chambre avaient été emmenés pour passer la nuit dans d'autres maisons du village. En cas d'accident je n'aurais pas même su au juste où les envoyer quérir.

II

" Je regardais machinalement ce que j'avais de vant les yeux.

" J'étais assise devant une table, sur laquelle j'avais déposé un petit nécessaire de voyage, quelques feuilles de papier, des lettres que j'avais emportées afin de mettre à jour ma correspondance dans ma prochaine solitude.

" En face de moi et à quelque distance au dessus de ma tête, pendait, accroché à un clou, un petit miroir tel que les gens du village les emploient pour se faire la barbe. Ce miroir un peu penché en avant offrait à mes regards l'intérieur triste et nu de cette chambre à peu près vide, qu'assombrissait encore la lumière fumeuse de ma lampe bretonne.

" Ce que je distinguais par-dessus tout dans ce miroir, c'était la porte blanche d'un grand placard en sapin, adossé contre la muraille à l'autre bout de la pièce, derrière moi.

" Cette armoire paraissait fermée : il n'y avait pas de clé.

" Je n'avais pas accordé d'autre importance ni d'autre attention à cette circonstance qui ne semblait pas faite pour m'intéresser.

" Je continuais machinalement à regarder dans le miroir cette porte blanche qui ressortait dans l'ombre, lorsqu'il me sembla tout d'un coup la voir s'entr'ouvrir.

" Était-ce une illusion ? Était-ce quelque jeu de l'ombre ou quelque trouble de ma vue ?

" Avant que j'eusse achevé cette première réflexion et commencé mon mouvement pour me retourner, quelle ne fut pas ma stupéfaction d'apercevoir dans la glace fidèle la porte de l'armoire qui achevait de s'ouvrir, en tournant sans bruit sur ses gonds !

" Je n'avais pas besoin de faire aucun mouvement pour continuer d'apercevoir dans la glace tout ce qui pouvait se passer derrière moi ; je continuai à demeurer immobile ; aucun tressaillement ne trahit mon émotion.

" L'armoire, autant que je pouvais m'en rendre compte dans cette demi-obscurité, était partagée, comme il arrive d'ordinaire, par un certain nombre de rayons placés à des hauteurs inégales. Le dernier étage était beaucoup plus élevé que les autres, et je voyais distinctement, à la lueur tremblante de la lampe, deux mains velues et nerveuses qui passaient en dehors et se posaient l'une après l'autre sur le plancher de briques rougies.

" Ces deux mains furent presque aussitôt suivies d'une tête.

" Je n'avais point encore vu cet homme. Il me parut offrir une vague ressemblance avec les deux vieillards dont les avances m'avaient fait agréer leur hospitalité perfide. C'était leur fils sans doute, ou tout au moins quelqu'un de leurs parents, complice de la sanglante tragédie dont le dénouement lugubre allait s'accomplir.

" L'assassin jeta à droite et à gauche des regards furtifs ; sur le lit d'abord, qu'il parut s'étonner de trouver vide. Il avait compté sur les habitudes de la province et croyait sans doute me trouver profondément endormie de mon premier sommeil. Puis, ramenant les yeux, il ne tarda point à m'apercevoir. Après quelques moments d'hésitation, je le vis qui s'avance en rampant ; son corps et ses pieds ne tardent point à sortir du placard. Le voilà debout, et, autant que je puis le distinguer dans le miroir, il tient à la main une barre de fer, une espèce de massue dont il a pris la précaution de se munir."

A cet endroit du récit, et malgré le flegme dont j'étais armé, je ne pus m'empêcher d'interrompre la baronne.

" — Vous étiez vraiment perdue, madame ! m'écriai-je malgré moi, et si je n'entendais pas ce récit de votre bouche, il me faudrait renoncer à deviner quelle intervention miraculeuse a pu vous tirer de ce péril.

" — Aucune, reprit Mme de Kerdaniel avec beaucoup de sang-froid, aucune absolument. C'est à ce signe, mon ami, qu'il vous sera donné, si vous le voulez bien, de distinguer une histoire véritable d'un roman fait à plaisir. Il est très facile, dans les drames, d'inventer je ne sais quels incidents merveilleux qui dénouent toutes les situations. Il

n'en est pas de même dans la vie réelle. Le premier, je dirais presque le seul secours sur lequel nous puissions compter, c'est notre calme, notre sang-froid, notre esprit de résolution.

" Vous vous figurez bien la position dans laquelle je me trouvais, à demi-renversée sur ma chaise de paille, les yeux naturellement dirigés vers ce petit miroir qui ne me laissait ignorer aucun mouvement de l'assassin. Il n'avait plus qu'à étendre le bras pour me saisir et qu'à me frapper de son arme pour m'étendre inanimée sur le carreau.

" A ce moment suprême, je saisis lentement, d'un geste nonchalant et ennuyé, une des feuilles de papier qui se trouvaient étendues devant moi sur la table, et feignant de me relire à moi-même, à demi-voix, une lettre que j'aurais écrite, j'improvisai, à quelque chose près, les paroles qui suivent :

Mon cher Roger,

Il m'arrive une bien étrange aventure. Ma calèche s'est brisée, et me voilà tout d'un coup arrêtée au milieu de mon chemin chez de braves gens qui m'ont offert l'hospitalité. Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que je suis absolument sans argent. J'ai oublié ma bourse, et me voilà dans l'impossibilité de payer le charron, aussi bien que de reconnaître les services qui me sont rendus. Envoyez-moi donc de l'argent au plus tôt ; je suis condamnée à rester ici jusqu'à ce qu'il me soit parvenu...

" J'ajoutais le nom du village. Je ne vous le dis pas, parce que vous y connaissez, je crois, quelques habitants.

" J'avais à peine achevé de lire cette lettre imaginaire que je me penchai en avant pour la plier et y mettre l'adresse. L'assassin, qui ne se savait point observé de si près, laissait éclater l'un après l'autre les sentiments divers qui l'agitaient tour à tour. Immobile d'abord et hésitant, il semble se demander ce qu'il doit faire. A quoi bon commettre un meurtre inutile ? Je n'avais sur moi aucune espèce de bijou, pas même des boucles d'oreilles. Enfin, après une minute plus longue qu'un siècle, je le vois qui recule et qui regagne l'armoire avec le même silence et les mêmes précautions. La porte se referme : j'étais sauvée !

" Je n'ai pas besoin de vous raconter ce qui suivit. Le lendemain, à la première heure, j'étais debout, et, sous prétexte de me rendre à la messe, je me hâtai de gagner le bourg le plus voisin. Le bon vieux et la vieille sont morts l'un et l'autre au bagne de Toulon. D'autres voyageurs s'étaient réfugiés avant moi dans cette chaumière patriarcale ; je suis la seule à laquelle il ait donné d'en sortir."

ANTONIN RONDELET.

LA GRAMMAIRE POUR TOUS

Un pédagogue, lecteur assidu du journal, nous signale quelques solécismes dont ne sont même pas exempts les bons auteurs :

C'est deux francs *chaque* (pour *chacun, chacune*). — *Entre* chaque acte (pour *après* chaque acte, ou *entre* les actes). — A raison de sa conduite (pour *en* raison). — Sans qu'il ne le sache, et avant qu'il ne vienne (la négation est de trop) — J'y vais *de suite* (pour tout de suite). — Son air de grandeur *m'en* impose (pour *m'impose*, car "en imposer" signifie tromper). — Ils se sont succédés. — Empêchez qu'il vienne (pour qu'il ne vienne). — Je ne nie pas que cela soit (pour que cela ne soit). — Je crains qu'il tombe (pour qu'il ne tombe), etc.

C'en est fait de mon bonheur (pour *c'est* fait de). — Je suis passé par Paris (pour *j'ai* passé...). — Un établissement pénitencier (pour *pénitentiaire*). — Tout grand que soit le prince (pour tout grand qu'est...). — Une entrecôte (pour un). — Toute l'œuvre d'un peintre, poète, dessinateur, etc. (pour *tout* l'œuvre, quand il s'agit de l'ensemble des œuvres). — Elle s'est laissée séduire par ce langage (pour *laissé* séduire...). — Au cas où il viendrait (pour *en cas qu'il*...). — Du moment où vous l'exigez (pour du moment *que*...). — Embarras pécuniers (pour *pécuniaires*). — Un donataire généreux (pour *donateur*), etc.

La jeunesse n'a pas assez souffert pour savoir consoler. — E. LEGOUVÉ.